

“ UR EN CHALDEE ”, PATRIE D’ABRAHAM¹

EN choisissant le thème de la conférence de ce soir,² nous avons mesuré toute la difficulté d’une entreprise délicate. Car prononcer le nom d’Abraham, c’est se lancer dans un débat. Ce n’est, en effet, un mystère pour personne que le cycle des récits patriarcaux est d’une compréhension délicate et que c’est là un terrain qui, pour beaucoup de savants éprouvés, se déroberait sous les pas de ceux qui s’y hasarderaient. A ce risque nous n’avons pourtant pas voulu nous dérober, car dès l’instant où il nous apparaît que l’archéologie contemporaine est en passe de renouveler de fonder comble l’histoire même du milieu biblique, nous sommes bien décidé à pousser plus avant les confrontations qui s’imposent, nous voulons dire, celle des textes bibliques avec des documents indiscutables, ceux qui au XX^e siècle sortent un peu partout, au hasard de la fouille. Sur cette toile de fond, où se profile pour nous l’humanité d’il y a quatre mille ans, en marche vers son destin, se dresse en la dominant, la figure du père des patriarches, l’ancêtre même de la première alliance. Car cette Révélation, dont pour nous, sans doute aucun, le point d’insertion est la Mésopotamie, cette Révélation va se nouer définitivement et, tous les textes anciens ou récents sont à cet égard formels, au sein de cette famille dont le berceau est “ Ur des Chaldéens ”. Et voici en deux mots le problème : L’archéologie autorise-t-elle, en 1933, à relire le récit de la Genèse, en pensant qu’il recouvre une réalité quelconque ?

Et tout d’abord voici le texte : “ Tèrach prit Abram son fils et Lot, fils de Harân, fils de son fils et Saraï, sa belle-fille, femme d’Abram son fils. Ils sortirent ensemble d’Ur des Chaldéens pour aller au pays de Canaan. Ils vinrent jusqu’à Charân et ils y habitèrent ” (Gen. xi. 31).

Je m’excuse tout d’abord de me trouver dans l’obligation de commencer cet exposé par une discussion de critique biblique,

¹ Permission is given to the Editors of *Foi et Vie* and *Bulletin de la Société Calviniste de France* to reproduce this important article (with due acknowledgment) in their respective journals.—Ed.

² Cette conférence a été donnée à l’église réformée de Paris-Passy, le mardi 24 octobre 1933. Ceci explique le “ style parlé ” du texte reproduit ici. Nous n’avons voulu ni le retoucher, ni le remanier. De même nous n’avons pu indiquer nos “ sources ”, mais à deux reprises, au cours de la conférence nous avons tenu à dire ce que nous devions à divers savants. Nous les mentionnons plus loin. Enfin, la conclusion de notre exposé qui, dans cette publication, suit immédiatement ce que nous avons dit des tombeaux d’Ur, était dans la conférence, amenée par le commentaire qui accompagna la projection de quelque 60 clichés de monuments ou d’objets provenant des fouilles d’Ur.

mais c'est indispensable, car tout ce que je pourrai dire d'Ur, n'aurait plus aucun sens, si cette ville d'Ur, ramenée à la lumière par les fouilles, n'était pas celle qui est mentionnée dans la Bible. Car c'est simplement ce que l'on conteste. En effet, même parmi les savants qui estiment que les récits patriarcaux ont conservé des traits d'histoire, beaucoup émettent des doutes sur l'identification de la ville patriarcale. Tout le monde est d'accord pour rectifier légèrement la traduction habituelle de nos Bibles françaises. Quand on lit "Ur en Chaldée", il faut évidemment corriger en "Ur des Chaldéens". Petite nuance mais assez importante, car la mention des Chaldéens pose un problème. Parler de "Chaldéens", alors qu'il aurait fallu parler de "Sumériens" atteste certainement que le texte a été rédigé à une date assez basse, par un homme qui, évidemment, entendait autour de lui, parler des "Chaldéens" comme étant les habitants du Bas Euphrate. Car sans hésitation aucune, c'est vers le pays du Bas Euphrate qu'il faut regarder. Et ici, nous n'avons plus le seul texte biblique mais le renfort des documents babyloniens, qui, du XIV^e au VII^e siècles av. J.C., parlent tous d'un pays de *Kaldu* ou de *Kal-di*, qui est proche du Golfe Persique. Donc, première conclusion, grâce à la documentation babylonienne : le pays des Kaldi est donc le pays des Chaldéens bibliques et d'une ville d'Ur, il n'existe que celle retrouvée par les fouilles à quelques kilomètres à l'Ouest de l'Euphrate, sur le site d'El-Umghéir.

Mais, avant de considérer la localisation d'Ur comme résolue, il faut encore répondre à une autre objection. Les savants qui précisément n'acceptent pas que Ur des Chaldéens soit en basse Mésopotamie, là où nous le plaçons, invoquent ce texte de Josué xxiv. 2 : " Vos pères, Tèrach, père d'Abraham et père de Nachor, habitaient anciennement de l'autre côté du fleuve ", de l'Euphrate. Preuve, disent-ils, que Ur, qui est à l'Ouest, donc " de ce côté du fleuve " n'est pas la ville biblique et que cette dernière est en haute Mésopotamie, quelque part près de Charân, au pays araméen.

A cela on peut faire deux réponses : rien ne prouve d'abord que le moment auquel songe Josué ne se rapporte pas précisément au temps où les patriarches habitaient en Haute-Mésopotamie, après leur sortie d'Ur, mais même si Josué songeait au temps où ils étaient encore à Ur, il n'avait pas à s'exprimer autrement. En 1933, Ur est à dix kilomètres à l'Ouest de l'Euphrate, mais

en 2,000 av. J.C. l'Euphrate coulait aux portes mêmes d'Ur. On a retrouvé à Ur des textes qui sont formels. Bien plus, on a retrouvé ce que l'on appelle “ le port ” d'Ur. Il faut donc bien se garder d'oublier ce déplacement du cours du fleuve, puisqu'il explique tout. Ainsi donc, nous concluons : “ Ur des Chaldéens ”, ville biblique, est certainement la ville retrouvée par les fouilles.

Le texte nous garde ensuite le souvenir d'une migration : de Ur (Basse Mésopotamie) à Charân (Haute Mésopotamie). Qu'en dit l'archéologie ? L'archéologie n'a rien trouvé dans les ruines d'Ur confirmant *explicitement* ce départ, le situant ou l'expliquant. Mais nous ajoutons, l'archéologie n'a rien trouvé permettant de mettre en doute ce trait biblique. Bien plus, elle apporte au contraire, tout un faisceau de concordances ou de coïncidences, comme on voudra, qui ne laissent pas que d'être assez troublantes. Ur-Charân, telle est l'étape patriarcale. Y a-t-il quelque crédit à y attacher ? Sans hésitation, nous répondons : oui.

Nous allons apporter immédiatement quelques éléments d'appréciation.¹ Et tout d'abord la ville biblique de Charân n'est pas un mythe. Le nom en est rigoureusement conservé, aujourd'hui encore, par la cité moderne de Harran, au bord du Balih affluent de l'Euphrate, mais l'emplacement même de la ville antique est à rechercher à environ 1 h. 1/2 de marche au N.O., en un lieu que les Arabes appellent encore *eski-Harran* (vieil Harran). Voilà le premier fait. Tout cela est très bien, dira quelqu'un, mais à partir de quelle époque sait-on de source certaine, qu'il y ait eu une ville de Harran ? De source absolument certaine : au XIV^e siècle, la région de Harran est mentionnée dans un traité signé entre un roi hittite et un roi mitannien. Mais on peut avec la plus grande probabilité penser que la ville apparaît au moins 900 ans plus tôt, car des tablettes trouvées en Anatolie, très providentiellement datées du sceau du roi d'Ur, Ibi-Sin (vers 2212-2187) portent aussi Harana. Charân existe donc dès le III^e millénaire et, à moitié chemin entre le Tigre et l'Euphrate. C'est l'étape régulière entre la Mésopotamie et la Haute Syrie. Il est encore intéressant de le préciser, Harrân(u) en assyrien, signifie *route*, route des caravanes, des expéditions et du commerce. Mais cette étape est encore bien autre chose,

¹ Nous sommes avant tout redevable ici, des travaux de Dhorme (*Revue Biblique*, 1928, p. 366 ss.) et d'un de ses cours suivi à Jérusalem, dans l'hiver 1927-28.

car c'est un centre de pèlerinage. Et c'est ici que les coïncidences vont devenir singulièrement troublantes.

Ur est par excellence la ville où l'on adore, en première ligne, le dieu lunaire, que les Sumériens appellent *Nannar* et les Sémites, *Sin*. Harran, comme par hasard, adore aussi, en première ligne, le dieu lunaire Sin. Les anciens qui ont pensé que les dieux n'aimaient pas le célibat, devaient adjoindre au dieu masculin, ce que l'on appelle la déesse parèdre. A Ur, à côté de Sin-Nannar, on adore donc une déesse qui s'appelle *Nin-Gal* (la grande dame). Comme par hasard, à Harran, on adore en même temps que Sin, la déesse Nin-Gal. A Ur, un des sanctuaires de la déesse s'appelle la "*bît-gipâri*". A Harran, un texte de dédicace, qualifie la déesse de celle qui habite dans la "*bît-gipâri*". Les coïncidences sont encore renforcées, quand on apprend que le roi babylonien, Nabonide restaure en même temps les temples d'Ur et de Harran et que du même roi, la mère est prêtresse de Sin à Harran et la fille grande prêtresse du culte de Sin à Ur.

Il suffit, et la conclusion s'impose : les textes babyloniens attestent qu'entre Ur (ville de "Chaldée") et Harran (ville de Haute-Mésopotamie ou du pays araméen) il exista toujours des relations extrêmement suivies, à tel point que Harran peut apparaître rigoureusement comme une réplique d'Ur. Et seulement d'Ur, car fait remarquable, seul dans toute la basse Mésopotamie, Ur a la lune comme dieu local. Ur et Charân. Lorsque la Bible associe ces deux noms, elle n'invente rien, mais apporte simplement une confirmation à ce que nous connaissions par ailleurs.

Est-il possible d'aller plus loin et de situer dans le temps, puisque la localisation dans l'espace est chose possible, cette sortie, cette marche vers le Nord de la tribu patriarcale ? Cela, c'est tout le problème de la date d'Abraham. Puisque les textes babyloniens n'ont pas jusqu'ici, la plus petite mention de cet exode, il faut regarder vers les données scripturaires. Un seul passage sert de base à toute la discussion et c'est l'un des plus controversés, parce que le rédacteur se transforme brusquement en historien, avec le début du chap. XIV de la Genèse : "*Il arriva, au temps d'Amraphel, roi de Chinear, d'Arjok roi d'Ellasar, de Kedor-Laomer roi d'Elam, de Tideal roi des nations, qu'ils firent la guerre à Béra, roi de Sodome . . .*", etc. Et c'est l'histoire de l'expédition qui se termine par une razzia

dont est victime le clan de Lot, ce qui motive l’intervention d’Abraham qui mobilise 318 serviteurs et qui délivre son frère, sa famille et lui rend tous ses biens. Les Orientaux n’ont pas peur d’exagérer, et il faut avouer que les rois n’étaient guère dignes de l’être s’ils n’ont pu résister, toutes forces réunies, à la contre-attaque, même fouguese de 318 hommes. . . . Mais cela, c’est une autre question et le seul point à examiner en ce moment, c’est la mention des quatre rois. Si on peut les identifier, du coup, Abraham prend pied dans l’histoire, en tout cas dans le temps, car même avec les hésitations compréhensibles quand il faut fixer dans sa liste dynastique un roi qui vivait au II^e ou au III^e millénaire av. J.C., c’est pourtant un élément de certitude.

Il faut reconnaître que les identifications sont difficiles. Est-ce à dire qu’elles soient absolument inexistantes ? Nous ne le croyons pas. Et tout d’abord, “ *Amraphel roi de Chinear* ”. Chinear c’est la Babylonie. De Amraphel il n’y a qu’un nom qui puisse être rapproché, celui de *Hammurabi*. Aujourd’hui, beaucoup abandonnent ce temps, parce que le “ *Tideal roi des nations* ” est identifié par eux avec le roi hittite Tudhalia, qui vivait au XV^e siècle. Cependant ceci ne s’impose absolument pas : car on connaît aussi un Tudhalia antérieur au précédent et qui régnait à Boghaz-Keui, en Anatolie, vers 1920-1890. Hammurabi régnait à Babylone entre 1955-1913. Du coup l’accord est absolu : Hammurabi-Amraphel et Tudhalia Ier-Tideal sont contemporains. Ce qui fait déjà deux rois sur quatre. Car il y en a deux autres à identifier. “ *Arjoc roi d’Ellasar* ” dit la Genèse. Ellasar, c’est la ville sumérienne de Larsa. A Larsa y a-t-il un roi du nom d’Arjoc ou de quelque nom similaire ? C’est à examiner de près et les linguistes ont cru pouvoir rapprocher de Arjoc, le roi de Larsa Eri-Aku, Rim-Aku ou Rimsin, qui régnait de 1985 à 1925. Si cela était, il s’en faudrait de cinq ans que Rimsin ait régné en même temps que Tudhalia et Hammurabi. Cinq ans, c’est assez peu de chose, on en conviendra, d’autant plus que les rectifications sont toujours possibles dans une ville qui commence seulement maintenant à être fouillée (Le cas s’est produit l’an passé pour Tello, où, après nos fouilles, un roi nommé Ugmé a dû rétrograder de sept places dans la liste dynastique, parce que nous avons trouvé une inscription d’une rigoureuse précision qui l’exigeait). Donc il y a là trois rois, qui sont presque rigoureusement contemporains. Il reste le quatrième : “ *Kedor-Laomer, roi d’Elam* ”. Celui-ci

n'a pas été retrouvé. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le rédacteur biblique n'a pas forgé un nom imaginaire, mais s'est inspiré de l'élamite *Kudur* (serviteur) et de *Lagamar*, nom d'une déesse élamite. Le nom du roi d'Elam signifierait donc : " serviteur de (la déesse) Lagamar ".

Voilà le résultat de l'examen. Il est loin d'être négatif et il y a un concours de coïncidences qui orientent toutes vers le XX^e siècle av. J.C. Sur ce point fixe Hammurabi-Amraphel, on pourrait donc conclure que, au temps de Hammurabi, Abram est déjà fixé en Palestine. La sortie d'Ur a donc dû avoir lieu de 20 à 30 ans avant, c'est-à-dire au temps du prédécesseur immédiat de Hammurabi, Sin-Muballit. Coïncidence encore. Nous savons, par un texte babylonien, " que la XIV^e année de Sin-Muballit, les gens d'Ur furent passés au fil de l'épée ". Que ces représailles sévères aient été suivies ou précédées d'une migration, il n'y aurait rien d'étonnant, et c'est à se demander si la sortie d'Ur n'est pas à rapprocher de ce massacre historiquement attesté.

Nous en étions là de nos connaissances jusqu'au mois de septembre dernier, quand brusquement un des documents trouvés tout récemment, sur la côte phénicienne, à Ras Shamra, par l'expédition Schaeffer et Chenet, documents dont le déchiffrement est lent et compliqué, car la langue en est absolument nouvelle, a été publié qui a mis tous les savants en émoi. Le texte n'est pas long : trois lignes, mais il est capital :—

" Têrach fit se lever la nouvelle lune

Il chassa Sin sa femme

Et Nikkar sa bien-aimée (disant)

Comme les criquets, vous habiterez la plaine

Comme les sauterelles (vous habiterez) les confins du désert."

Il faut signaler quelle lumière inattendue ce texte apporte à la tradition biblique que nous venons d'étudier.¹ *Têrach*, c'est le nom même donné par la Bible. *Sin*, c'est le dieu lunaire d'Ur. *Nikkar*, c'est la déesse parèdre, rencontrée à Ur, sous la forme Ningal. Ce qui signifie que le récit biblique de la sortie d'Ur, par où il faut entendre une migration emportant avec elle son culte, ses divinités, est attesté et confirmé par une

¹ Le texte a été publié par M. Virolleaud (*Syria*, XIV, p. 149) et commenté immédiatement par M. René Dussaud, qui en a souligné la particulière importance dans ses rapports avec la documentation biblique (*Revue de l'Histoire des Religions*, Tome CVIII, juillet-août 1933, p. 32 et ss.). Le numéro de la Revue a paru en septembre, ce qui explique ce que nous disons plus haut.

tradition qui avait cours en Phénicie au XIV^e siècle av. J.C. Quand donc on nous dit que la tradition biblique de Genèse xi, 31 est de la source dite sacerdotale, et qu'elle ne date que du V^e siècle, nous disons que si la rédaction est de date basse, ce qui après le texte de R. Shamra n'est plus du tout certain, le fait relaté est beaucoup plus ancien, puisqu'au XIV^e siècle av. J.C. il est retrouvé sur une tablette d'argile.

Térach est sorti d'Ur avec sa famille, emmenant ses divinités, en premier lieu, son dieu lunaire, Sin. Térach, et tous les siens, à Ur, sont des polythéistes. C'est la conclusion de l'archéologie. C'était d'ailleurs déjà celle d'un homme comme Josué qui dans la plaine de Sichem s'adressant à ses concitoyens, s'écriait : *“ Vos pères, Térach père d'Abraham et père de Nachor, habitaient au commencement de l'autre côté du fleuve, et ils servaient d'autres dieux ”* (Josué xxiv. 2). L'archéologie, l'épigraphie le confirment point par point et cela rend encore plus lumineux et plus extraordinaire le redressement qui va s'opérer quand le fils même du polythéiste Térach, de l'adorateur de Sin et de Ningal, quand Abraham aura la révélation d'un autre dieu, du dieu nouveau, du dieu unique. La Révélation est désormais à l'oeuvre.

Et maintenant, revenons à l'archéologie, revenons à Ur des Chaldéens, à la ville d'où sortirent les Térachites et efforçons-nous de retrouver l'atmosphère de la cité royale, de la ville du dieu lune, de la ziggurat, de ses temples, de ses palais, de ses tombeaux. Religion, prospérité, magnificence, d'un art extraordinaire. Voilà Ur et ses trois caractéristiques essentielles.

Il n'y a rien de plus intéressant que le retour des villes antiques à la lumière et dans la mémoire des hommes. C'est le cas pour Ur. Un hardi explorateur du XVII^e siècle, Pietro Della Valle y passe en 1625, ramasse quelques briques et s'étonne des signes qu'elles ont conservés : lettres en forme de coins et d'étoiles. Il note aussi que le bitume est employé dans ce pays en guise de mortier. Et c'est tout. En 1849, l'anglais Loftus qui n'a peur ni des lions qui infestent la région, ni des bédouins voleurs, parcourt toute la basse Mésopotamie. Il voit Larsa, Warka et un lieu que les Arabes appellent “ el-Umgheir ” : le degré. Il ramasse quelques briques, quelques cylindres et les emporte. Seulement à cette époque, personne n'est capable de lire correctement les signes bizarres qui les recouvrent. Sir Henry Rawlinson croit pouvoir déchiffrer Ur, mais cela gêne

l'exégèse du temps, qui croyait que Warka était Ur de la Bible. En 1854, le consul anglais à Bassorah, Taylor, travaille à explorer ce que l'on appelle " le grand Temple " et qui est la ziggurat. Naturellement il cherche des objets et " l'or " que les Bédouins y disent caché. Sa chance lui sourit, mais au lieu d'or il trouve à chaque angle de la tour, un cylindre bien gravé, qui a été caché là au VI^e siècle av. J.C., par le roi de Babylone Nabonide, qui se félicite d'avoir mené à bien la restauration d'un monument construit par deux rois d'Ur, du III^e millénaire, Urnammu et Dungi. Désormais, il n'y a plus de doute, el-Umgheir est bien Ur.

Mais personne ne s'en soucie plus. Les Français ont commencé Tello, les Allemands Babylone. Et puis c'est la guerre, la campagne de Mésopotamie, l'échec anglais à Kut-el-Amara, l'échec vengé en 1917. En 1918, armistice. La Mésopotamie va devenir l'Iraq, sous mandat anglais. En 1919, le British Museum envoie le Dr. Hall, car le capitaine Thompson de l'Intelligence Service a déjà donné son avis sur une fouille possible en Basse-Mésopotamie. Les Anglais aimeraient travailler à Warka, Larsa ou Umma qui sont entre le Tigre et l'Euphrate, mais le pays est trop peu sûr et personne n'oserait s'y risquer. Il vaut mieux rester à proximité du train Bagdad-Basrah. A " Ur-Junction " il y a un centre d'aviation militaire. " Ur et sa banlieue ", le choix est fait.

Après Thompson, Hall commence l'exploration. Il débute à Ur. C'est assez ingrat comme résultat. Il déménage pour Eridu, qui est un site un peu plus au sud. Le cheik du coin fait du chantage et réclame 600 Roupies argent, refusant le papier anglais et accepte pour ce prix, de donner 30 hommes pendant quinze jours. Résultat intéressant, mais rien de sensationnel. Hall émigre à nouveau et s'installe à el-Obeid. Cette fois, c'est mieux. On met au jour un temple du III^e millénaire, avec des reliefs de bronze, des panneaux décoratifs en coquille, des colonnes en mosaïques et tout cela à fleur de sol. En outre, la civilisation qui domine est reconnue immédiatement pour avoir été la première en Mésopotamie, avec ses pots peints, ses faucilles, ses haches en terre et en pierre. Hall rentre en Angleterre. Il est remplacé à la tête de l'expédition par Woolley qui n'est pas un inconnu, a déjà fouillé en Haute Syrie, à Karkémich et surtout a une grande connaissance du milieu arabe, puisqu'il a pour ami intime, le fameux Lawrence de " La Révolte dans le Désert ".

La fouille d'installe définitivement à Ur en 1922. Méthodiquement, patiemment, la ville est explorée, de proche en proche. La ziggurat est complètement dégagée, mais, comme objets, c'est peu rémunérateur et ce n'est pas avec des monuments qu'on remplit un musée ! Seulement ce n'est pas en un an qu'on arrive à des résultats sur un site de Basse-Mésopotamie. Le British Museum persiste. La campagne qui suit est meilleure : plusieurs stèles, des fragments de statues et des monuments en relation avec la ziggurat. Nouvelle campagne : de nouveau des stèles, de nouveau des statues. C'est ensuite la campagne 1926-27. En janvier 1928, en librairie paraît la deuxième partie du rapport de Woolley, et en le parcourant, on trouve sur une des planches, la reproduction d'un poignard en or cloisonné, découvert dix mois avant. Mais tout cela n'est rien, car le coup de tonnerre éclate immédiatement après : Woolley a trouvé les tombes royales et si certaines ont été violées, elles sont pourtant pleines de trésors.

Et le monde savant qui était encore sous le coup de la trouvaille de Tout-an-Khamon, est à nouveau en émoi. D'autant plus que nous sommes non pas au XV^e siècle avant notre ère, mais au milieu du IV^e millénaire, entre 3,500 et 3,200 dit Woolley.

Le problème des tombeaux d'Ur est un de ceux dont on peut dire qu'il est terriblement complexe. Il y a d'abord les trésors, extraordinaires ; il y a ensuite les rites étranges, horribles, qui doivent être évoqués. Que les rois ou les reines d'Ur soient, à leur mort, couchés dans un tombeau qui n'est d'ailleurs nullement luxueux, et qu'on les entoure de leurs trésors, c'est normal. Ce qui ne l'est pas du tout, c'est qu'en même temps, dans ou à proximité des tombeaux, on ait couché, systématiquement, d'autres êtres condamnés ainsi à mort : hommes, femmes, animaux. Avec la reine Shubad, 25 personnes ont été sacrifiées. Avec le roi Abargi, 52. Mais le record, c'est le “ puits des morts ”, avec 74 cadavres alignés. Or le problème se pose, car rien dans les constatations ne suppose qu'il y ait eu un sacrifice violent. En effet, s'il est évidemment impossible, après plus de 5,000 ans, de faire une autopsie révélatrice, on en est réduit aux constatations. Impossibilité d'une mort violente, répète Woolley. Les corps reposent dans l'ordre le plus absolu. Les ornements des cheveux, particulièrement fragiles, sont en place, ce qui serait impossible, si l'on eût frappé

la personne à la tête, ou si on l'eût jetée par terre, ou si on l'eût tuée à l'extérieur du puits funéraire, puis traînée ensuite à l'intérieur. De même, pour les animaux des charriots, attelés. De même pour les palefreniers ou pour les conducteurs. Mais enfin, tous ces gens ont trouvé la mort ! Comment ?

Il semble bien, d'après Woolley, qu'il faille admettre ceci : au moment des funérailles du monarque, toute sa cour l'a suivi, volontairement et pourrait-on dire, joyeusement, persuadée que dans l'au-delà, la vie se poursuivait identique, avec les mêmes habitudes, les mêmes nécessités, la même cérémonie. Descendus dans la tombe, d'eux-mêmes, les membres de la cour recevaient leur emplacement, s'étendaient, et absorbaient à haute dose une drogue violente qui les endormait. Drogue, mais non poison, car il y aurait eu trace de la lutte du corps se débattant contre l'empoisonnement. Sans doute, enfin, l'un des survivants rectifiait les alignements, la position des parures et remontait rapidement. Alors, on comblait de terre la tombe et les couloirs d'accès. C'était fini. Endormis d'opium ou de hachich, près de leur roi glacé par la mort, les courtisans et dames de cour entraient insensibles dans la mort et dans l'eau-delà.

La conclusion s'impose et elle est du domaine de l'histoire des Religions en même temps que de l'histoire pure. Ur est l'illustration la plus brillante de la civilisation de la Basse Mésopotamie. Ville sumérienne, cité royale, avec vraisemblablement trois grandes dynasties, elle a rayonné d'un éclat qui serait resté insoupçonné sans les trouvailles des tombeaux royaux. La civilisation extraordinaire qui s'y trouve représentée atteint largement à la perfection, et cela dès le IV^e millénaire. L'or y est employé sans mesure et avec une telle profusion qu'il semble avoir abondé. Cet or était importé. D'où ? Sinaï, Nubie ? Nul n'en sait rien, mais cela implique un commerce et tout un déploiement de caravanes : bateaux sur le désert des eaux, chameaux sur le désert de sables. Commerçants, navigateurs, artisans, de tout premier ordre. Tels sont les sumériens révélés par les fouilles, que ce soit celles d'Ur, de Tello, de Warka.

Mais chez ces hommes ingénieux, il y a bien autre chose encore qu'un don pour ce qui est matière. L'esprit y trouve aussi sa part : littérature, mathématiques, astronomie, médecine. Est-ce tout ? Ce serait les trahir que d'omettre l'essentiel : leur âme, car cette âme se révèle toute orientée vers des préoccupations d'ordre spirituel et religieux. Préoccupations non

pas intermittentes, mais permanentes. Faites de ses aspirations profondes qui sont au fond du coeur des hommes quand ils sont à la recherche de quelque chose d'autre que le terrestre ou que l'humain. La vie sumérienne plonge par toutes ses fibres, dans la religion. C'est la religion qui inspire tout. C'est elle qui explique tout. C'est elle qui domine tout. Le ciel, la terre, les eaux : Anu, Enlil, Ea. Le ciel, parce que c'est lui qui abrite les luminaires. La terre, parce que c'est d'elle qu'on vit. Les eaux, parce que sans eau, c'est la mort. Voilà pourquoi il y a tant de temples, voilà pourquoi chaque citoyen signant ses lettres ou ses contrats, se recommande de sa divinité tutélaire.

Et c'est dans cette atmosphère de prospérité, de luxe et de religion qu'il faut situer la famille de Térach, le clan des Sémites, fixé à Ur. On sait assez que souvent les Bédouins viennent s'installer aux portes des villes. Il y a des Sémites en Babylonie. Il y en a à Larsa, puisque la première dynastie royale est une dynastie sémite. Pour une raison qui nous échappe, et à une date qu'il y a tout lieu de fixer un peu après le début du deuxième millénaire, un clan sémite abandonne Ur et vient s'établir à Charân. Il s'en est allé vers le Nord, sous la protection du dieu de la cité, en emportant ses “teraphim”. Il va devenir désormais un groupe nomade, et c'est au sein de ces inconnus, qui viennent de si loin et qui “étaient partis sans savoir où ils allaient” qu'un homme se lèvera, que la tradition toute entière reconnaît sous les traits d'Abraham et qui devient le père des croyants. Les historiens se sont efforcés de replacer Abraham dans l'histoire. Les archéologues ont tenté de retrouver le cadre. A vous de conclure maintenant et de prononcer. Les sciences bibliques peuvent-elles attendre quelque chose de l'archéologie ? Si oui, ce sera sans doute, et c'est déjà une orientation nouvelle donnée à des recherches et une solution possible à apporter au problème souvent si grave des rapports de la science et de la Foi.

ANDRE PARROT,

Attaché au musée du Louvre, directeur des fouilles de la mission française en Mésopotamie.